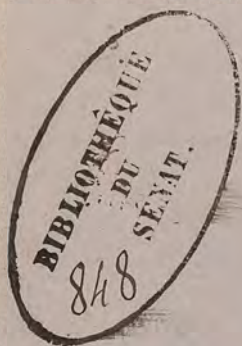


THÉÂTRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



34



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

OU



THE YEAR

OF THE REVOLUTION

LIBERTY, EQUALITY

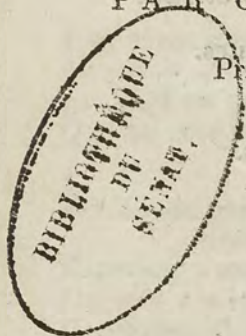
FRATERNITY

LA FÊTE
DE LA LIBERTÉ,
OU
LE DINER DES PATRIOTES.
COMÉDIE

En un acte et en vers, avec des couplets,
représentée sur le théâtre du Palais-
Royal, le 12 juillet 1790.

PAR CH. PH. RONSIN.

Prix : une livre 4 sols.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE CUSSAC,
Libraire, au Palais-Royal, n° 7 et 8.

1790.

P E R S O N N A G E S.

Un Duc.	<i>M. Valois.</i>
Une Duchesse.	<i>M^{lle} Candaille.</i>
Un Abbé.	<i>M. Montgauthier.</i>
Un Parlementaire.	<i>M. Valienne.</i>
Un Financier.	<i>M. Duverger.</i>
Un Poète.	<i>M. Dumaniant.</i>
Un Grenadier.	<i>M. Michaut.</i>
Un Gascon.	<i>M. Frogère.</i>
Un Moine.	<i>M. Desrosière.</i>
Dorval.	<i>M. Monvel.</i>
Marine.	<i>M^{lle} Giverne.</i>
Une Citoyenne.	<i>M^{lle} le Coutre.</i>
Un Laquais à livrée.	<i>M. Barotteau.</i>

Plusieurs Citoyens et Citoyennes.

La scène est à Paris.

L A F Ê T E
D E L A L I B E R T É,
O U
L E D I N E R D E S P A T R I O T E S.
COMÉDIE EN UN ACTE.

S C E N E P R E M I E R E.
D O R V A L , M A R I N E.

Marine.

Là, soyez franc, ce bal, ce festin qu'on apprête,
Annonce que le duc se dispose à changer,
Qu'un peu de calme est rentré dans sa tête,
Que du côté du peuple il pourra se ranger.

Dorval.

J'en sais pas le mot; ils'est, comme bien d'autres
Fort ennuyé chez l'étranger.
Il revient; mais tout bas le duc doit enrager
De voir ses intérêts sacrifiés aux nôtres.
Cependant il m'écrit qu'à ses concitoyens
Il veut que son retour ne porte aucun ombrage :
Et fort adroitement sa prudence m'engage
A recourir aux plus sages moyens,
Pour prévenir le peuple en sa faveur...

Marine.

Je gage
Que ce festin, par vous-même ordonné,

A 2

Est une invention de votre politique.
Pour rétablir le duc dans l'estime publique,
Vous allez en son nom....

Dorval.

Marine a deviné.

Marine.

Mais si le duc arrive aujourd'hui même ?

Dorval.

Et c'est aujourd'hui même aussi que je l'attends.

Marine.

Mais, je crains, n'en déplaise à votre zèle extrême,
Que madame et monsieur ne soient fort mécontents.
Car, il en coûte cher pour des fêtes pareilles.

Dorval.

Aussi, le duc aura beaucoup gagné.

Marine.

Peut-être.

Dorval.

Mon festin !... Il fera des merveilles.

Marine.

Oui, c'est fort bien imaginé
Pour vous, qu'une heureuse industrie
Des caprices du sort a fait indépendant.
Tout le monde n'a pas l'honneur d'être intendant :
Mieux que celles du duc, vos affaires sont faites ;
Il n'en est pas ainsi de celles des soubrettes,
Et si les grands ont le dessous,
Pour jamais c'en est fait de nous ;
Adieu le luxe et les toilettes.

Dorval.

Eh ! ce ne seroit pas un grand mal que cela.

Marine.

Et quel sera le sort de la pauvre Marine ?

Dorval.

A son village elle retournera ;
D'un travail, plus conforme à sa simple origine,
Ainsi que ses parens elle s'occupera.

Marine.

Hélas ! servir une duchesse
Est un emploi si doux !

Dorval.

Et travailler aux champs ,
Est un métier si dur ! n'est-ce pas ? La paresse
Acoquine le pauvre au service des grands.

Marine.

Avec étonnement, monsieur, je vous contemple :

Oui, pour l'argent, j'admire vos dédains...
Mais on ne dira pas que vous prêchez d'exemple.
Enrichi par le duc, ou plutôt par vos mains ,
Vous commencez à voir qu'on se rend plus utile
A travailler aux champs qu'à servir à la ville...
Vous trouvez donc les grands bien odieux ?

Dorval.

Non, je ne les hais pas, mais j'ai vécu près d'eux,
Et j'ai souvent blâmé la tyrannie
Dont leur ambition, trop long-temps impunie
Accabloit des vassaux qu'ils pouvoient rendre heureux.
Mais à présent que le Français est libre,
Que pour le riche il n'est plus de vassaux,

La fête de la Liberté,

Tu crois bien qu'en faveur de l'heureux équilibre
 Qui rend du bon Louis tous les sujets égaux,
 Je n'ai pas eu le sot orgueil de prendre
 Mes convives parmi les grands :
 Et quand de toute part le Français vient se rendre
 A la fête des braves-gens,
 Qui l'an dernier ont osé nous défendre
 De l'oppression des méchants,
 Lorsqu'unis à la loi par de nouveaux sermens,
 Les citoyens sont tous amis et frères,
 Dois-je à nos jeux anniversaires,
 Où le rang est compté pour rien,
 Inviter de ces gens de bien
 Qui font beaucoup de mal?... prélats, parlementaires,
 Financiers!... Il faudroit avoir perdu l'esprit.
 Ma fête à ces Messieurs, d'ailleurs ne plairoit guères :
 Depuis un an, ils n'ont plus d'appétit...
 Mais tu verras mes récipiendaires...
 De bons Français, des citoyens zélés...
 Aussi, j'ai tout prévu pour qu'ils soient régalez
 Comme autrefois le duc régaloit ses confrères.
 Mais sors, Marine : un convive paroît.
 Dans une heure au plus tard, prends soin que tout soit prêt.
(Marine sort).

SCENE II.

DORVAL, UN GASCON.

Le Gascon.

*(A part).**(à Dorval).*

UNE, deux.... Hé... Pardonnez, je m'escrime
 Bien convaincu qu'on me mande céans,

ou le dîner des Patriotes.

7

Pour exercer les sublimes talens
Qu'en moi toute la France estime.

Une, deux.

Dorval.

Il est gai.

Le Gascon.

Vous voyez que je rends
Mon corps plus souple, et mon bras plus agile.
Mais, monsieur, je voudrois/savoir
Quelle main a tracé la lettre tant civile
Que je reçus hier au soir.

Dorval.

C'est moi-même, monsieur.

Le Gascon.

J'en ai l'âme charmée.
C'est sans doute à ma renommée.
Que je dois l'honneur de vous voir.

Dorval.

Oui, monsieur.

Le Gascon.

Je comprends : vous voulez recevoir
Quelque leçon d'escrime !

Dorval.

A mon âge ?

Le Gascon.

Qu'en poudre
Je sois réduit sur l'heure, si bientôt
Vous n'êtes en état de battre mon prévôt.

Dorval.

Non, un autre motif....

La fête de la Liberté,

Le Gascon.

Je comprends... pour résoudre
Quelque affaire d'honneur, vous demandez mon bras.
Eh ! Sandis, ne vous gênez pas.

Dorval.

Mais, monsieur. . .

Le Gascon.

S'il en faut découdre
Je suis un diable.

Dorval.

Ah ! Monsieur, calmez-vous.

Le Gascon, (*Il met l'épée à la main*).
Il faut que je le tue.

Dorval.

Et qui donc ?

Le Gascon.

Je l'ignore. . .

Mais je me sens dans un courroux. . .

Dorval.

Ah ! de grace, arrêtez la fureur de vos coups.

Le Gascon.

Je suis tout hors de moi.

Dorval.

Monsieur.

Le Gascon.

Sandis.

Dorval.

Encore.

Ce n'est pas d'un duel qu'il s'agit. . .

Le Gascon, (*après avoir remis son
épée dans le fourreau*).

Je comprends....

C'est donc ici l'hôtel de quelque aristocrate !
Qui tout émerveillé de mes rares talens,
Voudroit faire de moi le chef des mécontents.
J'avouerai qu'en secret son estime me flatte :

Mais s'il faut qu'un jour je me batte,
Je me battrai... mais pour les pauvres gens.

Je suis pourtant assez bon gentilhomme,
Du côté de ma mère... et c'est le bon côté :
Car, les pères souvent, ou ceux qu'ainsi l'on nomme,
Sont un peu négligens pour leur postérité.
Au reste, je me crois né pour la liberté :

Je l'aime, moi ; chacun a sa marotte :

Et je me sens si zélé patriote,
Que je ne voudrois pas un grand pour écolier.

Dorval, (*en lui donnant la main*).

Touchez là : ... vous avez l'air un peu singulier ;
Mais vous êtes, au fonds, aussi loyal que brave.

Le Gascon.

Ce sont deux qualités que je tiens du pays :
On n'y plaisante pas, et c'est comme à Paris.
Sandis ; on y mourroit plutôt que d'être esclave.
Mais, revenons au fait ; que voulez-vous de moi ?

Dorval.

Que, vous laissant traiter en citoyen fidèle,
Vous acceptiez, pour prix de votre zèle,
Un bon dîner...

Le Gascon.

Qu'entends-je ! à peine je vous croi,
Un dîner... c'est mon fort... Est-ce ici que l'on dîne ?
Je ne vois point d'apprêt.

La fête de la Liberté,

Dorval.

Au jardin, cent couverts
Rangés sur une table, où mille mets divers...

Le Gascon.

Qui sont encore à la cuisine,
Je gage.

Dorval.

On reviendra fort tard
De l'auguste cérémonie
Qui de la liberté consacre l'étendart....
J'attendrai....

Le Gascon.

Mais elle est finie...
Je suis encor dans l'admiration.
Ce que je viens de voir est impossible à rendre.
Quel spectacle imposant! toute une nation,
Qui, le glaive à la main, fait serment de défendre
La Constitution!

Dorval.

Et l'aristocratie?

Le Gascon.

Elle est bien consternée.

Dorval.

Elle murmure encore.

Le Gascon.

Oh! tout bas.

Dorval.

Mais enfin,

Elle murmure; et depuis une année
Qu'on la voit à grands pas marcher vers son déclin,
Elle a fait bien du mal...

Le Gascon.

Oui, mais cette journée
La met à l'agonie.... Ah! quelqu'un vient ici.

Dorval.

Bon, voilà mon poète.

Le Gascon.

Un poète ?

Dorval.

Tragique. Un talent rare : aussi,
Je veux qu'il soit l'ornement de la fête.

Le Gascon.

Un poète ! tragique ! Eh, ça me fait plaisir,
Et si vous avez su choisir,
Avec autant de goût, toute la compagnie,
Vous n'aurez à dîner que des gens de génie.

SCENE III.

LE GASCON, LE POETE, L'INTENDANT.

Le Gascon (*au poète*).

MONSIEUR, je suis ravi qu'un fortuné hasard.
Nous rassemble céans : comme vous grand artiste,
D'un bon repas je viens prendre ma part.
Mais vous avez l'air un peu triste ?
Allons, égayez-vous, faites ainsi que moi ;
Un festin n'est pas un convoi....
D'ailleurs, ce jour est un jour d'allégresse :
Et je vous crois un trop bon citoyen,
pour témoigner de la tristesse,
Quand pour la liberté nous ne craignons plus rien.

Le Poète (au Gascon).

Vous parlez à merveille; et monsieur voudra bien
 M'excuser si d'abord j'ai paru peu sensible
 A l'honneur dont il m'a comblé.
 Mais tel est du talent l'ascendant invincible,
 Qu'à l'instant même où vous m'avez parlé,
 Par une catastrophe et sanglante et terrible,
 J'avois l'esprit troublé.

Dorval (au Poète).

Monsieur, je sais ce qu'aux gens de mérite
 On doit d'indulgence et d'égards :
 Sur la fête où je vous invite,
 C'est bien assez pour moi d'attirer vos regards.

Le Gascon.

Oh ! monsieur fera plus que regarder, je pense ;
 Il sait, qu'au grand génie, il faut un grand soutien :
 Et d'une table, où règne l'abondance,
 Poètes et Gascons se tirent assez bien.

Le Poète (à Dorval).

Monsieur est un peu libre.

Dorval.

Il est franc.

Le Poète.

La malice,
 Pour quelque chose, entre dans ce qu'il dit.

Le Gascon (au Poète).

Je vous jure que non : Je suis sans artifice ;
 Pourquoi rougir d'avoir bon appétit ?

Le Poète (à part).

Il a raison.

Dorval.

Souffrez qu'un moment je vous laisse.
Pour vous bien recevoir, je vais tout ordonner :

(au Poète)

Et jusqu'à l'heure du dîner,
Si de rimer un beau désir vous presse,
Monsieur a trop d'honnêteté
Pour ne vous laisser pas rêver en liberté.

Le Gascon.

Sûrement.

(Dorval sort).

S C E N E I V.

LE GASCON, LE POÈTE.

Le Gascon.

COMME vous, quand je songe à l'escrime,
Si l'on me parle, je suis sourd :
Et qui ne sauroit pas combien je suis sublime
Dans mon art, me prendroit pour un sot, un balourd.
Un soir, il m'en souvient, d'une botte secrète,
Cherchant à combiner l'heureuse invention,
Je me tourmentai tant l'imagination
Que je passai la nuit complète
Au Bivac..... Vous riez ?....

Le Poète.

Oui, je trouve plaisant
Que pour un art aussi vain que nuisible.....

Le Gascon.

Que dites-vous ? Est-ce de mon talent
Que vous parlez ?

La fête de la Liberté,

Le Poète.

Mais oui.....

Le Gascon.

C'est incompréhensible :

L'escrime, selon vous, est donc nuisible et vain?

Cadédis, il ne manque à votre fantaisie

Que de placer cet art divin

Au-dessous de la poésie!

Le Poète.

Mais la commune opinion

Sait distinguer un art d'une profession.....

Le Gascon.

L'opinion est une vieille sotte,

Qui dans le monde a tout gâté.

Je soutiens qu'un beau vers ne vaut pas une botte

Tirée avec dextérité.

Le Poète.

A moins que d'être fou.....

Le Gascon.

C'est une vérité

Qu'au prix de tout mon sang je suis prêt à défendre.

(Il met la main à son épée).

Le Poète.

Monsieur, votre menace a de quoi me surprendre.

On peut être d'avis divers

Sans se couper la gorge.....

Le Gascon.

Oser me dire en face

Qu'un homme tel que moi, qui se bat avec grace,

Ne vaut pas un faiseur de vers.

Je l'avouerais, ce blasphème me passe.

Je dois trouver pourtant le fait moins singulier,
En songeant que jamais je n'eus un écolier
Parmi les enfans du Parnasse.

Le Poète.

Mais parmi ces messieurs que vous méprisez tant,
Il en est à qui votre audace
Peut déplaire.....

Le Gascon.

Où sont-ils ?.... nommez-les moi de grace.

Le Poète.

Moi, par exemple.

Le Gascon.

Vous !

Le Poète.

Oui, moi.

Le Gascon.

Je suis content.....

Vous êtes un brave homme. Amoi quelle furie
D'aller, par votre mort, priver les Nations
Des sublimes productions
Que promet votre heureux génie !

Le Poète, *en souriant.*

Si telle est en effet votre estime pour moi,
Il faut bien qu'avec vous je me reconcilie.

Le Gascon.

Hé donc, je rengaine..... Ma foi
Vous l'échappâtes belle.

Le Poète.

Oh !

Le Gascon.

Quelle étourderie!

D'avoir mis un grand homme à deux doigts de la mort!

Mais, cadédis, pour réparer mon tort ;
Il faut que je vous donne un plan de tragédie.
Ma lame est le fléau de l'aristocratie :
Je veux que votre plume en soit l'épouvantail.

Le Poète.

Et Comment?

Le Gascon.

Sans entrer dans un ample détail
Du dévouement patriotique,
Des faits prodigieux, du sanglant attirail,
Qui feront l'ornement de cette œuvre tragique ;
Le titre parlera pour moi.
C'est la Bastille prise, ou la France sauvée.

Le Poète.

Ah ! monsieur , quel sujet ! Qu'il est grand !

Le Gascon.

Je le crois.

Le Poète.

Déjà ma verve est enlevée.....
Je suis tout en extase.....

Le Gascon.

Hé donc , ne dites pas
Que nous n'avons d'esprit que dans les bras.

Le Poète , *d'un ton tragique.*

D'abord le Peuple en deuil s'assemble, crie : aux armes.

Le Gascon.

Bien.

Le Poète.

Le Poète.

On les prend, on marche, on force l'Arsenal.

Le Gascon.

On bourre les canons.....

Le Poète.

Soudain un bruit fatal
Sort de la citadelle; à cet affreux signal,
L'armée est en fureur, la ville est en alarmes.....
L'assaut commence.

Le Gascon.

Pas si mal.

Le Poète.

Un boulet part, et la porte se brise.
On entre, le sang coule, et.....

Le Gascon.

La Bastille est prise.

Le Poète.

Quant à ce brave grenadier,
Qui sur la brèche a paru le premier,
J'en fais le héros de mon drame.

Le Gascon.

Je consens qu'on lui rende un honneur aussi grand,
Mais par le sang qu'à répandu ma lance,
Je veux être son lieutenant.

Le Poète.

Fort bien, mais cette place a plus d'un prétendant.
Puis, à la tête de l'armée,
Vous a-t-on vu ?

Le Gascon.

J'étois caché dans la fumée
 Du canon qu'on tiroit à quatre pas de moi.
 Mais quel tumulte , et qu'est-ce que je voi ?

S C E N E V.

LE POETE, LE GASCON, UN GRENADIER,
 PLUSIEURS CITOYENNES.

Dorval (*en regardant les citoyennes qui
 entrent avec le grenadier*).

BON.....

Le Gascon , à l'oreille de Dorval.
 Mais , est-ce aujourd'hui qu'on dine ?

Dorval.

Tout-à-l'heure.

Le Gascon.

Avez-vous invité toute la Nation ?
 Si cela continue , il faudra que je meure
 D'impatience ou d'inanition.

Plusieurs citoyennes *entrent en chantant*,

Sur l'Air , de Calpigy :

Faites-donc place à ce bon drille ,
 Qui , l'an passé , dans la Bastille ,
 Comme un foudre entra le premier....
 Ah , bravo , bravo , grenadier....

(*tout le monde répète*).

Ah , bravo , bravo , grenadier....

Le Gascon , au grenadier.

Hé, cadédis, quelle bonne fortune !....
Ca, que je vous embrasse, et mille fois pour une.
Me remettez-vous ?

Le Grenadier.

Non.

Le Gascon.

Lorsqu'à travers le feu,
Vous entriez au fort, conduit par la victoire,
J'étois de vous éloigné de si peu,
Qu'un pas de plus j'en aurois eu la gloire.

Le Grenadier.

C'est possible.

Le Gascon.

Jaloux de vivre dans l'histoire,
Comme vous du péril, je me suis fait un jeu....
Aussi, pour vous avoir suivi comme à la piste,

Ce poète me couchera,
Pour votre lieutenant; sur la fameuse liste
Des braves que sa plume immortalisera.

Le Poète , au grenadier.

Oui, tel est mon dessein....

Le Grenadier , au poète.

C'est prendre trop de peines
Pour un honneur qu'au hasard seul je dois.

Le Poète.

Au hasard ? Mais la France a peu de capitaines,
Dont la bravoure ait acquis plus de droits
Sur les ames républicaines.

Le Grenadier.

Si, des soldats Français, le nom fut redouté,
 Quand les Rois au combat les menaient en esclaves:
 Faut-il être surpris que nous soyons plus braves,
 Quand nous ne combattons que pour la liberté?

Dorval, *au grenadier.*

Je brûle de vous voir figurer sur la Scène.

Le Gascon.

Le beau sujet, pour un drame bourgeois!

Le Poète.

Bourgeois! y pensez-vous? De si nobles exploits
 Sont du ressort de Melponène.

Le Gascon.

Oui, mais dans ce poème intéressant et neuf,
 N'oubliez pas que l'an quatre-vingt-neuf
 Doit un peu de sa gloire *au fauxbourg S. Antoine.*

SCENE VI.

MARINE, ET LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

Marine, *à Dorval.*

MONSIEUR, un moine est là qui vous attend.

Dorval.

Un moine?

Marine.

Eh oui, sans doute, un moine.

Dorval,

Et que veut-il?

Marine.

Diner.

Dorval.

Diner !

Marine.

Mais, il prétend,

M'a-t-il dit d'un ton laconique,
Quand la loi ne veut plus que l'on dine au couvent,
Faire valoir ses droits sur le festin civique
Que prépare ici l'intendant.

Dorval.

Le trait est singulier.....

Marine.

L'homme n'est pas plaisant.

Dorval.

N'importe, un bon repas peut l'égayer.. Qu'il entre.

Marine.

Le voici :

Le Gascon.

Cadédis, quel ventre !

(à Dorval).

Si monsieur suivoit mon conseil,
Il se dépêtreroit d'un convive pareil.

(Marine sort).

SCENE VII.

LE MOINE, ET LES ACTEURS PRÉCÉDENS,

Dorval, (*au Moine*),DANS le motif qui près de moi vous guide,
Monsieur, je reconnois un zélé citoyen.

Le Moine.

Oui, mais...

Dorval,

J'entends.

Une Citoyenne.

Oui, mais... Comme il a l'air stupide !

Le Poète.

S'il parle peu, je crois qu'il dine...

Le Moine.

Bien.

Le Gascon.

Hé donc, que dites-vous de la réforme ?

Le Moine.

Rien.

Le Poète,

Il n'en pense pas moins.

Le Grenadier, (*en frappant sur l'épaule
du Moine*),

Je le crois un bon diable.

Une Citoyenne.

Mais pour avoir le teint si frais et si vermeil ,
A-t il quelque secret ?

Le Poëte.

Le dortoir et la table.

Le Grenadier.

Oui, chez eux l'ordinaire étoit. ...

Le Moine.

Bon.

Une Citoyenne.

Le sommeil ?

Le Moine.

Long.

Le Gascon.

Et l'office ?

Le Moine.

Court.

Dorval.

Fort bien

Une Citoyenne.

Pere Grégoire

Ce bon tems-là n'est plus, la constitution

Vient de fermer le réfectoire.

Le Gascon.

Et le pire de ça, c'est que la pension

Ne vous laisse pas de quoi boire.

Le Moine.

Oh ! Non.

SCENE VIII.

LA FLEUR, (*habillé en grande livrée*),
ET LES ACTEURS [PRÉCÉDENS.

La Fleur, (*à Dorval*).

MONSIEUR, on a servi.

Le Gascon, (*au Poète*).

Hé donc, mon cher, allons. Vous me voyez ravi
De pouvoir vous prouver que je suis aussi brave
Au combat qu'à la table.

Une Citoyenne, (*après avoir examiné
l'habit de la Fleur*).

Fi,

Fi le vilain, qui s'habille en esclave
Quand tout le monde est libre.

Le Gascon.

Ah ! le pauvre garçon
Très-poliment à diner nous engage...
Il faut lui pardonner, en faveur du message,
De porter un habit qui n'est plus de saison.

Le Poète.

Ma foi, monsieur, cette dame a raison.

Le Gascon.

Mais l'apostrophe est un peu rude.

Le Poète.

Elle est juste... et qui peut sans indignation
Voir un homme de cour ne mettre son étude

Qu'à présenter son faste aux yeux des indigens,
Jusqu'à faire broder sur le dos de ses gens
Les marques de leur servitude.

Une Citoyenne.

Oh! ça, c'est bien parler.

Le Gascon.

Oui, mais souvenons-nous

Que le dîner se refroidit. . .

Une Citoyenne, (*en l'arrêtant par le bras*).

Tout doux.

(*Elle chante*).

Place d'honneur à ce bon drille,
Qui, l'an passé, dans la Bastille,
Comme un foudre entra le premier.
Ah! bravo, bravo, grenadier.

(*Tout le monde répète*).

Ah! bravo, bravo, grenadier.

(*Tout le monde sort, et Dorval retient
le Poète et le Gascon*).

SCENE IX.

DORVAL, LE POÈTE, LE GASCON.

Dorval.

J'AI déjà l'ame toute émue;
Leur gaité me ravit.

Le Poète.

Le début est bien vif,
Et je crains qu'un peu de cohue . . .

Dorval.
Nous serons indulgens en faveur du motif.

Le Gascon.
Oui.

Dorval.
De la liberté , nous célébrons la fête ;
Ce jour est , pour la France , un jour bien glorieux ;
Et quand un citoyen , dans ses transports joyeux ,
En dilatant son cœur , perdrait un peu la tête ...

Le Gascon.
Eh ! cadédis , tout n'en iroit que mieux.
(*Il emmène le poète*).

Dorval.
Je ne me sens pas d'aise , et ma joie est si vive

S C E N E X.

M A R I N E , D O R V A L.

Marine , (*à Dorval , qui veut sortir*).

M O N S I E U R.

Dorval.
Hé bien !

Marine.
Quel contre-tems fatal !

Le duc en ce moment arrive.

Dorval.
A merveille : il sera du festin et du bal.

Marine.

Vous plaisantez : mais si, dans sa colère,
Il vous chassoit...

Dorval.

Hé bien ! je partiroy.

Marine.

Sans moi ?

Dorval.

Oh ! si tu veux que je parte avec toi,
Avec ton viel ami si l'hymen peut te plaire,
Tu me suivras.

Marine.

De bonne foi,
Vous vous ennuyez donc d'être célibataire ?

Dorval.

Si, quand on est esclave, on ne desire guères
Avoir de la postérité,
Quand on est libre, il est doux d'être père :
Et si Marine m'aime autant qu'elle m'est chère,
Je la fais citoyenne et mère
Au nom de la Patrie et de la Liberté.

Marine.

De tout mon cœur : ... s'il faut parler sans artifice,
J'ai toujours eu pour vous quelque inclination :
Et je vous l'avouerai, la révolution
Me dégoûte aussi du service.

Dorval.

Tant mieux, nous en serons plus libres, plus heureux ;
Mais il faut que Marine, attentive à mes vœux,
Fasse aujourd'hui les honneurs de la table.

Marine.

Très-volontiers : le poste est assez honorab'e.

Dorval.

Le duc vient : laissez-nous.

(Marine sort).

S C E N E X I.

L E D U C , D O R V A L .

*Le Duc.**F*ORT bien , monsieur Dorval.

J'admire votre politique.

A tout Paris donner festin et bal :

C'est galant... vous avez l'âme patriotique,

Sans doute que les changemens

Qui se sont faits dans la chose publique,

Autorisent les intendants

A régaler le peuple aux dépens de leurs maîtres ?

Dorval.

Je ne dis pas cela , mais j'ai fait pour le mieux.

Le peuple a des raisons pour être soupçonneux...

Parmi les fugitifs ont sait qu'il est des traîtres...

Le Duc.

Fait-on courir sur moi des bruits injurieux ?

Dorval.

Non : mais absent depuis près d'une année...

Le Duc.

J'ai pu quitter la France au trouble abandonnée...

Mais loin d'avoir un cœur fait pour la trahison...

Dorval.

C'est pour cela qu'en votre nom,
J'ai pensé qu'une fête, avec éclat donnée,
Feroit tomber jusqu'au moindre soupçon.
Une lettre, d'ailleurs, de votre main signée,
Sembloit m'autoriser à prendre ce parti.

Lé Duc.

Mais vous pouviez faire moins de dépense.

Dorval.

Le peuple vous auroit jugé sur l'apparence,
Elle étoit contre vous, je n'avois qu'un moyen
De prouver avec évidence
Que vous êtes bon citoyen,
Et je l'ai pris.

Le Duc.

Au fonds j'approuve votre zèle :
Mais j'amène avec moi, ma femme, des amis :
Et pour peu qu'à la loi je paroisse soumis,
Ils vont me faire une querelle !...

Dorval.

Osez les braver tous : je réponds du succès.
Vaincre les ennemis d'une cause si belle,
C'est montrer qu'on est bon Français :
C'est se couvrir d'une gloire immortelle.

Le Duc, (*à part*).

Je ne sais à sa voix quel charme impérieux
Me ramène vers la patrie.
Elle a repris ses droits sur mon ame attendrie :
Et des larmes d'amour s'échappent de mes yeux.
(*haut*).

Dorval, mon cher Dorval, je suivrai ton exemple :
Oui, je voue à l'état et mon sang et ma foi.

Mais, à ce doux transport qui s'empare de moi
 Il faut que je me livre... il faut que je contemple
 Ces braves citoyens, à qui la liberté
 Inspire tant de joie....

Dorval.

Ah ! je suis enchanté.

Le Duc.

J'y vole.

Dorval, *(en l'arrêtant)*.

Permettez, monsieur, que je regarde..

Non, vous n'en avez pas.

Le Duc.

Quoi donc ?

Dorval.

Une cocarde....

Mais tenez... ah ! monsieur, elle vous sied fort bien.

*(Dorval met sa cocarde au chapeau
 du duc).*

Elle vous donne un air plus franc, plus citoyen....

La cocarde a vraiment certain pouvoir magique...

A mon oreille, moi, sitôt que je l'applique,

Orgueilleux d'être associé

Aux défenseurs de la cause publique,

J'ai le cœur embrasé d'un feu patriotique,

Et je me sens plus brave de moitié.

Mais j'apperçois madame, et son aréopage,

Allez.

Le Duc.

Mon cher Dorval, armez-vous de courage,

Vous en avez besoin.

Dorval.

Quel que soit leur dépit ,
Vous êtes pour le peuple.

Le Duc , (*en sortant*).

Oh ! pour toujours.

Dorval.

Suffit.

SCENE XII.

LA DUCHESSE, UN ABBÉ, UN PARLEMENTAIRE,
UN FINANCIER, DORVAL.

L'Abbé.

QUELLE confusion ! Quel vacarme effroyable !

Le Parlementaire.

Votre Intendant, madame, est un homme admirable.

Le Financier.

Grand dîner , bal publique , et le tout à vos frais.

La Duchesse , (*à Dorval*).

Sur votre zèle inconcevable.

On peut se reposer de tous ses intérêts :

Et vous servez les gens par-delà leurs souhaits.

Dorval.

J'ai vu monsieur. . . .

La Duchesse.

Qui donc ?

Dorval.

Votre époux.

L'Abbé.

Ah ! duchesse ,

Quel ton ! . . un intendant jusques - là s'oublier !

La Duchesse.

Vous voyez, il n'est plus d'ordres, ni de noblesse.

(à Dorval.)

Nommer un puc monsieur ? Vous êtes familier.

Dorval.

C'est que depuis un an ils s'est fait dans les choses

Un changement si singulier !

On a vu dans l'État tant de métamorphoses !

Que voulez-vous ? Au tems il faut bien se plier.

La Duchesse.

A nous manquer d'égards le tems vous autorise ?

Dorval.

Non : mais la loi défend que l'on monseigneurise

Ceux qu'on nommoit jadis homme de qualité...

J'obéis à la loi... D'ailleurs , la liberté,

A la cour, à l'armée, et même dans l'église

A ramené l'égalité.

L'Abbé.

L'égalité ! ce mot est dans toutes les bouches.

Dorval.

Ah ! c'est qu'il est charmant.

La Duchesse.

Absurde.

L'Abbé.

Faux.

Dorval.

Dorval.

Je sais

Qu'il blesse encore quelques esprits farouches...
Mais on les plaint, comme des insensés.

La Duchesse.

Faites s'il vous plaît, trêve à vos plaisanteries.

Le Financier.

Tous les rieurs ne sont pas de son bord.

Le Parlementaire.

Quand nous aurons dressé nos batteries...

L'Abbé.

Nous verrons des partis quel sera le plus fort.

Dorval.

Oh ! c'est tout vu : la force est pour le plus grand nombre.

La Duchesse.

Comment ?

Dorval.

Oui : pour le peuple : ils sont mille contre un.

La Duchesse.

L'impertinent.

Le Parlementaire.

Mon cher, si vous aviez une ombre

De prudence ou de sens commun,
Vous verriez qu'il nous reste encore quelque ressource.

Dorval.

Oui, mais parlez plus bas.

Le Financier.

Grace au Ciel, dans ma bourse,

J'ai de quoi soudoyer plus de cent mille bras;

Dorval.

Qui prendront votre argent, et ne se battront pas.

La Duchesse.

Oh! pour moi, j'y vendrai jusques à ma toilette.

Le Parlementaire.

Dusse-je plaider seul contre la Nation?

Dorval.

Et qui vous jugera? Leur folie est complète.

L'Abbé.

Et moi pour renverser la constitution,

Je prodiguerai tout, et mandemens, et prône...

Dorval.

On y mettra bon ordre.

L'Abbé.

Hé bien, Dieu me pardonne,

Je crois qu'il nous menace.

Dorval.

Non.

Mais parlez bas....

La Duchesse.

Pourquoi tant de précaution?

Dorval.

C'est un conseil qu'en ami je vous donne.

La Duchesse.

En ami? pour le coup, je n'y puis plus tenir.

J'étouffe de colère.

Dorval.

Ah! calmez-vous, de grace.

La Duchesse, (*à part*).

Son sang froid me désole, et je veux l'en punir.
(*à Dorval*).

Sortez.

Dorval.

Si vous daigniez...

La Duchesse.

Non, monsieur, je vous chasse ;
Et vous pouvez aux gens que vous traitez si bien
Annoncer que chez moi je veux être maîtresse.

Dorval.

Moi les congédier ? Oh ! je n'en ferai rien :
Et lorsque votre époux, comme un bon citoyen,
S'est mis de la partie....

La Duchesse.

Il auroit la foiblesse....

L'Abbé.

Impossible.

Voyez : admirez sa gaité.

(*Le fonds du théâtre s'ouvre*).

SCENE XIII.

LE DUC, *et tous les convives à table, dans le fond du théâtre* : LA DUCHESSE, L'ABBÉ, LE PARLEMENTAIRE, LE FINANCIER, ET DORVAL, *sur le devant.*

Le Duc, *(aux convives).*

OUI, mes braves amis, vive la liberté.

(Tous les convives ensemble).

Vive la liberté.

L'Abbé.

Mais le duc perd la tête.

Une Citoyenne, *(aux convives).*

Ah ! ça, n'oublions pas de boire à la santé
Du bon roi des Français... Car c'est aussi sa fête
A lui.

(Tous les convives ensemble).

Vive le Roi.

Dorval.

Voilà de bons Français !

Ce coup-d'œil est charmant.

La Duchesse.

Il est insupportable.

SCENE XIV.

LA DUCHESSE, L'ABBÉ, LE PARLEMENTAIRE,
LE FINANCIER, DORVAL.

L'Abbé.

C'EST une orgie affreuse, abominable.

Le Parlementaire.

Le duc me fait pitié.

Le Financier.

Donner dans cet excès !

Je veux rompre avec lui.

La Duchesse.

Pour moi, je m'en sépare,
Et de biens et de corps.

SCENE XV.

LE DUC, ET LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

Dorval, (*au duc*).

ILS sont tous furieux....

Tenez bon.

La Duchesse, (*au duc*).

Vous étiez bien content, bien joyeux.

Le Duc.

Mais je le suis encor.

La Duchesse.

Votre héroïsme est rare.
A des gens du commun vous êtes associé !

Le Duc.

Ma démarche est fort naturelle.
J'ai pris mon cœur pour guide, et mon roi pour modèle.
Au bonheur de son peuple il s'est sacrifié :

Il s'en est déclaré le père :
Avec tous ses enfans, je veux agir en frère.

La Duchesse.

Vous voilà donc du peuple ?

Le Duc.

Et je m'en fais honneur.
De quoi vous plaignez-vous ? De quelques sacrifices
Nécessaires à son bonheur ?

La Duchesse.

Réformer les abus, et corriger les vices.

Le Financier.

Quel désordre ! Etablir l'égalité d'impôts !

Le Parlementaire.

C'est condamner le peuple à l'orgueil, au repos.

L'Abbé.

Reverser sur l'État l'or de nos bénéfices.

Dorval à l'Abbé.

Des libertins titrés brider les passions ?

Le Financier.

Aux courtisans ôter leurs pensions ?

Le Duc.

C'est réparer neuf siècles d'injustices :

La Duchesse.

Il est vrai que le peuple étoit un peu gêné.

L'Abbé.

Oui ; mais par la nature, au travail condamné,
Il doit remplir sa tâche.

Dorval.

Ah ! quel affreux système !
Voilà ce qui du pauvre a produit tous les maux !
Le travail pour le peuple, et pour vous le repos !
Quel partage !... ! Eh messieurs, j'en appelle à vous-mêmes,
Les plus obscurs mortels sont-ils moins vos égaux
pour être nés dans la détresse ?

Au sein des voluptés, bercés dès la jeunesse ,
Vous jouissiez en paix du fruit de leurs travaux :
Et vous les opprimiez, vous, qu'ils servoient sans cesse
Mais vous ne savez pas ce qu'ils ont enduré

Pour vous nourrir dans la mollesse ?

Quand le riche s'endort de plaisirs énivré,
Lorsque sous ses lambris où règne la luxure,

Enfant gâté de la nature ,

De la foule commune il se croit séparé ,
Sait-il, des indigens, quelle est la nourriture ?
Un pain qui, sur sa table, est servi sans mesure,
Mais que n'ont pas toujours ceux qu'il ont préparé.

Le Duc.

Hé bien, messieurs, qu'avez-vous à répondre ?

L'Abbé, (à part).

J'enrage.

Le Parlementaire, (à part),

Il vient de nous confondre ?

Le Financier, (à part).

Il a dit vrai.

*La fête de la Liberté,**Dorval, (à la Duchesse).*

Mais, vous, madame, vous,
Que j'ai vue autrefois prendre un plaisir si doux
A secourir tous ceux qu'opprimoit l'indigence;
Qui peut avoir sitôt lassé votre indulgence.

La Duchesse.

Le peuple étoit alors plus juste, plus soumis;

Le Duc.

Dites qu'alors des grands il étoit la victime,
Et qu'aujourd'hui vous lui faites un crime
D'avoir vaincu ses ennemis.

La Duchesse, (à part).

Oui, c'est la vanité, qui seule nous domine!

Le Parlementaire.

Mais la foule s'avance.

Le Financier.

Oh! pour le coup, je crois
Qu'il faut se rendre.

L'Abbé.

Au moins, faisons leur bonne mine.

Dorval, (allant au devant des convives).

Entrez.....

SCENE XVI ET DERNIERE.

LE DUC, LA DUCHESSE, L'ABBÉ, LE
PARLEMENTAIRE, LE FINANCIER, DORVAL, LE
POETE, LE GASCON, LE MOINE, LE GRENADIER,
MARINE, PLUSIEURS CITOYENS ET CITOYENNES.

Dorval, (*à la duchesse*).

CES citoyens vous present par ma voix
De vous joindre à la fête.....

La Duchesse.

Avec plaisir.

Le Financier.

Je crois

Que mon retour suffit pour les convaincre....

Le Grenadier, (*au financier*).

Vous faites bien, morbleu.

L'Abbé, (*à part*).

Comme il est emporté?

Le Grenadier.

Malheur aux ennemis de notre liberté,
Des millions de bras sont armés pour les vaincre.

Le Parlementaire.

Quel homme :

Le Financier.

Il m'a fait peur.

Le Grenadier.

Nous l'avons juré tous.
Vaincre ou mourir pour elle.

Une Citoyenne.

Allons , point de courroux.
Dans un jour aussi beau, ne songeons qu'à la joie.

Dorval.

Quand de la liberté , l'étendart se déploie.
S'il en est que sa vue encor puisse affliger ,
Tôt ou tard, sous son ombre, ils viendront se ranger.

On chante les couplets suivans sur l'air
du Vaudeville de Figaro.

La Citoyenne.

Oui , c'est aujourd'hui la fête
De tous les braves François ;
Que chacun de nous s'apprête
A célébrer leurs succès.
De lauriers ceignons leur tête ,
Et chantons , vive la loi ,
La nation, et le roi. (Bis).

Le Poëte.

Quel noble et touchant spectacle ,
Présente un peuple d'amis !
O France, il n'est plus d'obstacle ,
Au bonheur qui t'est promis.
Ton triomphe est un miracle ;

Et tes plus fiers ennemis
A la loi sont tous soumis. (Bis).

Le Grenadier.

Sur l'autel de la patrie ,
A l'ombre des étendarts
Que la liberté chérie
Fait flotter dans nos remparts ,
L'armée entière s'écrie
Avec le peuple et le roi ,
Vaincre ou mourir pour la loi. (Bis).

Le Gascon.

Si par les grands sacrifices
Qu'impose la nation ,
L'abbé perd ses bénéfices ,
Le flatteur sa pension ,
Et le juge ses épices :
Est-ce un grand mal que cela ?
Non : le peuple y gagnera. (Bis).

Le Parlementaire.

Comme tout change de face !
Jadis d'un homme de rien ,
Beaucoup d'argent et d'audace ,
Faisoient un homme de bien ;
Aujourd'hui pour être en place ,

La fête de la Liberté,

On exige, au lieu d'écus,
Des talens et des vertus. (Bis).

La Duchesse.

Ma foi, ce n'est plus la peine
D'être de bonne maison,
Si la loi trop inhumaine
Nous interdit le blason,
Et s'il faut que l'on promène
La femme d'un grand seigneur,
Sans éduque et sans coureur. (Bis).

Le Financier.

Quoique né dans la roture,
J'allois vivre avec éclat,
Et pour ma progéniture,
Acheter un marquisat.
Mais pour mon fils quelle injure !
On veut malgré tout son bien,
Qu'il ne soit qu'un citoyen. (Bis).

L'Abbé.

Lorsqu'avec le don de plaire,
Un abbé venoit en cour :
Être évêque, étoit l'affaire
De l'intrigue ou de l'amour.

Mais s'il faut être vicaire,
Avant que d'être prélat,
Je renonce à mon état. (Bis).

Dorval.

Si le riche dans sa terre
Veut goûter quelque repos,
Lui qui ne s'attendoit guère
Qu'un jour nous serions égaux.
Il faudra qu'il traite en frère,
Ceux qu'il nommoit ses vassaux,
Et paie aussi les impôts. (Bis).

Marine, (à Dorval).

Chez les gens de haut parage,
S'il n'est plus d'état pour moi,
Que l'hymen me dédommage
De ce que m'ôte la loi :
Et pour qu'une loi si sage,
Ne manque pas de soutiens,
Nous ferons des citoyens. (Bis)

Le Moine.

Si vous voulez que j'oublie
La cuisine du couvent,
En si bonne compagnie

Faites-moi dîner souvent :
 Car à cette comédie
 Si vous ne revenez point,
 Je perdrai mon embon-point. (Bis).

Le bal commence après ce couplet.

F I N.

Ouvrages publiés par Cussac, Libraire,

10. OEUVRES DE PLUTARQUE, traduites du Grec, par Jacques Amyot ; avec des sommaires, notes et observations de MM. l'abbé Brotier, et de Vauvilliers, de l'académie des inscriptions, et M. l'abbé Brotier, neveu. *Paris*, 1783, et années suivantes, 22 vol. in-8°, avec fig., brochés, 143 liv.

Les mêmes, *papier d'Hollande*, tirées à 50 exemplaires, 330 liv.

Les mêmes, *papier d'Annonay*, in-4°, tirées à 50 exemplaires, 594 liv.

IV. B. Les tables, qui doivent former les tomes XXIII et XXIV, sont sous presse.

20. HISTOIRE D'ÉLÉONORE DE GUYENNE, duchesse d'Aquitaine ; contenant ce qui s'est passé de plus mémorable sous les règnes de Louis VII, dit le Jeune, roi de France, et d'Henri II, roi d'Angleterre, dont elle devint l'épouse ; et sous celui de son fils Richard, sur-nommé Cœur-de-Lion. *Paris*, 1788, in-8°, fig., br., 6 liv.

La même, in-8°, *papier vélin*, avec fig., br., 12 liv.

30. THÉÂTRE DES GRECS, par M. Brumoy, nouvelle édition, enrichie de très-belles gravures, et augmentée de la traduction entière des pièces grecques, dont il n'existe que des extraits dans toutes les éditions précédentes, et de comparaisons, d'observations et de remarques, par une société de gens de lettres. *Paris*, 1785 et ann. suiv., 13 vol. in-8°, petit papier, avec fig., br., 52 liv.

Le même, *carré fin d'Angoulême*, grand in-8°, avec fig., br., 78 liv.

Le même, *papier-vélin*, in-8°, avec les figures avant la lettre, 195 liv.

Le même, *papier-vélin*, *in-4^o*, avec les mêmes *fig.*, 351 liv.

4^o. COLLECTION de romans et contes imités de l'anglais, corrigés et revus de nouveau, par M. de la Place, 8 vol. *in-8^o*, avec 24 belles *fig.*, *br.*, 33 liv. 12 s.

La même, *papier-vélin*, *in-8^o*, *fig.*, *br.*, 96 liv.

Cette collection peut figurer à côté des romans de le Sage et l'abbé Prevost.

5^o. HISTOIRE DU GOUVERNEMENT FRANÇOIS, depuis l'assemblée des notables, tenue le 22 février 1787, jusqu'à la fin de la même année, suivie de l'ACTION DE L'OPINION sur les gouvernemens : cet ouvrage contient l'origine de la révolution actuelle, et semble avoir un rapport direct avec la Collection du Point du jour, *in-8^o*, *br.*, 3 liv. 12 s.

6^o. LA LOGIQUE, ou les premiers Développemens de l'art de penser, par M. l'abbé de Condillac, *petit in-8^o*, *br.*, 1 liv. 10 s.

7^o. OEUVRES COMPLETTES DE DU BELLOY, Paris, 1787. 6 vol. *in-8^o*, avec des jolies figures, *br.*, 24 liv.

Les mêmes, *carre fin d'Angoulême*, 36 liv.

8^o. MÉMOIRES DE M. MALOUE, intendant de la marine, sur l'administration de ce département, *in-8^o*, *br.*, 3 liv. 12 s.

9^o. TRAITÉ DE LA LOI DU DIVORCE, demandée aux états-généraux, par L. Ph. d'Orléans; où l'on traite la question du célibat des deux sexes, et des causes morales de l'adultère, *in-8^o*, *br.*, 1 liv. 16 s.

10^o. ACCORD DE LA MONARCHIE ET DE LA LIBERTÉ, ou Examen critique des bases de la constitution, proposé dans les différens cahiers, par M. D., cons. au parl., *in-8^o*, *br.*, 2 liv. 8 s.

11^o. MÉMOIRE SUR LE CLERCÉ DE FRANCE, par un ami de l'ordre public, *in-8^o*, *br.*, 1 liv. 4 s.

